

La place de l'humain parmi les animaux et l'évolution des espèces

Aide méthodologique : à l'aide des textes suivants (écrits entre 1758 et 1871) et d'outils (comme un dictionnaire), répondez aux questions suivantes (les questions en italique seront réutilisées sur l'un de ces textes lors de l'examen)

1°) Faites une recherche rapide sur la biographie des auteurs cités.

2°) Faites la liste des termes qui, selon vous, demanderaient une définition en note.

3°) Quels arguments sont utilisés pour placer l'humain parmi les animaux ? Faites la liste des critères que vous jugez scientifiques (anatomiques (comme les dents), liés au développement (pendant la gestation) ou autres) et ceux que vous ne jugez pas scientifiques. Que vous inspirent l'utilisation de ces critères non scientifiques ? Qu'est-ce que cela vous apprend sur la construction des sciences ?

4°) Cherchez la définition des expressions suivantes : relativisme scientifique, positivisme et scientisme.

5°) Quels passages ou précautions stylistiques (grammaire, expressions...) indiquent une « prudence » méthodologique des auteurs quant aux traductions qui pourraient être faites de leurs propositions scientifiques (sur le plan religieux ou social par exemple) ?

6°) Montrez l'évolution du lien entre les Singes et l'Homme qu'il est possible de retracer à l'aide de ces 5 textes. De quel statut ou de quel lien passe-t-on entre les textes de Linné et de Darwin ? Y a-t-il différents liens proposés entre humain et singe dans ces textes ? Pourquoi peut-on dire que certains textes ci-dessous cherchent à singulariser l'humain (le placer hors des autres animaux) et d'autres, au contraire, à « l'animaliser » ?

7°) Quelles traductions (conclusions ou propositions) sociales, philosophiques et éthiques semblent être tirées des données scientifiques présentées. Quelles traductions sociales connaissez-vous du darwinisme (ou du « sélectionnisme », c'est-à-dire l'idée que l'évolution correspond à la sélection des plus aptes à se reproduire ? Cherchez quelques informations sur le darwinisme social et l'eugénisme.

Texte A : Carl Von Linné (1707-1778) , *Systema Naturae*, dixième édition. 1758. p.20 et suiv.

Mammaliens¹,

I°) Primates².

Quatre incisives supérieures parallèles. Tétines par paires se trouvant sur la poitrine,

1°) Homo sapiens. Homme sage. Homme diurne.

« *Nosce te ipsum.* » « *Connais-toi toi-même.* »

Doué de raison, parlant, debout et bimane³. A distinguer de l'homme sauvage : quadrupède, muet, poilu.

Homo sapiens :

A°) Américain : rouge, colérique, franc (loyal).

Poils noirs, dressés, épais – Nez largement ouvert – visage roux : menton imberbe.

Obstiné, enthousiastes, irascibles et libre.

B°) Européen : blanc, sanguin, musclé.

Poils jaunâtres, nombreux. Yeux bleus. Rapide, astucieux et inventif, il est guidé par les coutumes.

C°) Asiatique : jaune pâle, mélancolique, raide (inflexible).

Poils noirs, Yeux foncé. Sévère, aimant le faste, mélancolique, avaricieux.

D°) Africain : noir, flegmatique, détendu, négligent, il est guidé par sa fantaisie.

Poils noir, crépu. Peau soyeuse. Nez simien⁴. Lèvres proéminentes. Femme sans pudeur. Ses seins produisent du lait en abondance.

E°) Monstrueux

a. Nain des Alpes, agile, timide. Géant de *Patagonie*, lent.

b. *Monorchides* (un seul testicule) : fertilité réduite ou minuscule : Hottentots. Jeune fille mince stérile : en Europe

c. *Macrocéphale* : tête conique en Chine. *Plagiocephali* : tête plate au Canada.

2°) homme troglodytes ou homme des cavernes. Homme nocturne.

¹ Signifie « Mammifère ».

² Au sens littéral « les premiers », les « plus importants ».

³ « Qui a deux mains »

⁴ De « simiesque » : singe.

Homme des bois ou orang-outang. Habite les cavernes limitrophes de l'Ethiopie⁵ et les cavernes de Java. Corps blanc. Marche debout. Plus petit que nous de moitié. Pelage blanc. Yeux ronds. Iris et pupille dorés. Paupières s'abattant sur le devant avec une membrane nictitante. Vision latérale. Durée de vie : 25 ans. Voit mal pendant le jour. Se cache le jour. La nuit, voit bien dans l'obscurité. Sort, maraude. S'exprime en sifflant. Est doué de la pensée. Croit que la terre a été faite pour lui, et qu'un jour il retrouvera le pouvoir, si l'on en croit les voyageurs.

3°) Singes.

Quatre incisives supérieures parallèles, toujours une canine, tétines par paires se trouvant sur la poitrine, membres propres à saisir, clavicules existant en tant qu'importants éléments de soutien pour la fonction des bras, ils marchent sur quatre pattes, grimpent aux arbres et amassent leurs fruits.

En note : Que le genre du troglodyte soit différent de l'homme, malgré toute notre attention, nous n'avons pu l'établir, à moins de prendre en compte un signe incertain non significatif dans les autres genres. Ni les canines, à peine écartées des autres dents, ni l'hymen absent chez les singes, ne permettaient de reléguer ce genre chez les singes. On attend des autopsies pour voir dans quelle mesure d'autres signes existeraient, l'obligeant à être séparé du genre de l'humain, car quiconque verse du côté des singes doit être singe. Que l'espèce troglodyte soit parfaitement distincte de l'homo sapiens et qu'elle ne soit ni de notre genre ni de notre sang, bien qu'elle soit très semblable par la stature, pas de doute, ni qu'on la prenne pour une simple variété, ce qu'à dire vrai la seule membrane nictitante empêche absolument [...] Nous ne disons pas que ces troglodytes de Pline⁶ soient des préadamites⁷, bien que nous soyons l'œuvre ultime de la création⁸.

Texte B : Denis Diderot (1713-1784).

Pensées sur l'interprétation de la nature, 1751

L'humain, dit Linnaeus⁹, n'est ni une pierre, ni une plante c'est donc un animal. Il n'a pas un seul pied; ce n'est donc pas un ver. Ce n'est pas un insecte, puisqu'il n'a point d'antennes. Il n'a point de nageoires; ce n'est donc pas un poisson. Ce n'est pas un oiseau, puisqu'il n'a point de plumes. Qu'est-ce donc que l'humain ? il a la bouche du quadrupède. Il a quatre pieds; les deux de devant lui servent à l'attouchement, les deux de derrière au marcher. C'est donc un quadrupède. « Il est vrai; continue le méthodiste, qu'en conséquence de mes principes d'histoire naturelle, je n'ai jamais su distinguer l'humain du singe; car il y a certains singes qui ont moins de poils que certains humains; ces singes marchent sur deux pieds, et ils se servent de leurs pieds et de leurs mains comme les humains. D'ailleurs la parole n'est point pour moi un caractère distinctif¹⁰; je n'admetts, selon ma méthode, que des caractères qui dépendent du nombre, de la figure, de la proportion et de la situation. » Donc votre méthode est mauvaise, dit la logique. « Donc l'humain est un animal à quatre pieds », dit le naturaliste.

Texte C : J.-B. Lamarck (1744-1829)

Philosophie zoologique

QUELQUES CONSIDÉRATIONS RELATIVES A L'HOMME

[...] si une race quelconque de quadrumanes, surtout la plus perfectionnée d'entre elles, perdoit, par la nécessité des circonstances, ou par quelqu'autre cause, l'habitude de grimper sur les arbres, et d'en empoigner les branches avec les pieds, comme avec les mains, pour s'y accrocher ; et si les individus de cette race, pendant une suite de générations, étoient forcés de ne se servir de leurs pieds que pour marcher, et cessoient d'employer leurs mains comme des pieds ; il n'est pas douteux, [...], que ces quadrumanes ne

⁵ On confondait Oran, Chimpanzé et Gorille.

⁶ Pline l'ancien (23-79), naturaliste de l'empire romain mort dans les cendres du volcan à Pompéi.

⁷ Des êtres humains qui auraient existé avant l'Adam de la Genèse.

⁸ Remarquez l'expression : œuvre ultime – perfection – de la création – acte divin par excellence.

⁹ Les naturalistes du XVIIIème aimaient « latiniser » les noms des savants.

¹⁰ Diderot disait ailleurs, dans le *Rêve de d'Alembert*, en parlant des singes : « Parle et je te baptise! » pour souligner la proximité entre humain et singe. Son intention est d'animaliser l'humain – ou de dévaloriser sa prétendue supériorité - pour attaquer l'anthropocentrisme religieux régnant sans partage.

fussent à la fin transformés en bimanes, et que les pouces de leurs pieds ne cessassent d' être écartés des doigts, ces pieds ne leur servant plus qu'à marcher.

En outre, si les individus dont je parle, mus par le besoin de dominer, et de voir à la fois au loin et au large, s'efforçoient de se tenir debout, et en prenoient constamment l'habitude de génération en génération ; il n'est pas douteux encore que leurs pieds ne prissent insensiblement une conformation propre à les tenir dans une attitude redressée, que leurs jambes n'acquissent des mollets, et que ces animaux ne pussent alors marcher que péniblement sur les pieds et les mains à la fois.

Enfin, si ces mêmes individus cessoient d'employer leurs mâchoires comme des armes pour mordre, déchirer ou saisir, ou comme des tenailles pour couper l'herbe et s'en nourrir, et qu'ils ne les fissent servir qu'à la mastication ; il n'est pas douteux encore que leur angle facial ne devînt plus ouvert, que leur museau ne se raccourcît de plus en plus, et qu'à la fin étant entièrement effacé, ils n'eussent leurs dents incisives verticales.

Que l'on suppose maintenant qu'une race de quadrumanes, comme la plus perfectionnée, ayant acquis, par des habitudes constantes dans tous ses individus, la conformation que je viens de citer, et la faculté de se tenir et de marcher debout, et qu'ensuite elle soit parvenue à dominer les autres races d'animaux ; alors on concevra :

- 1) que cette race plus perfectionnée dans ses facultés, étant par-là venue à bout de maîtriser les autres, se sera emparée à la surface du globe de tous les lieux qui lui conviennent;
- 2) qu'elle en aura chassé les autres races éminentes, et dans le cas de lui disputer les biens de la terre, et qu'elle les aura contraintes de se réfugier dans les lieux qu'elle n'occupe pas ;
- 3) que nuisant à la grande multiplication des races qui l'avoisinent par leurs rapports, et les tenant reléguées dans des bois ou autres lieux déserts, elle aura arrêté les progrès du perfectionnement de leurs facultés, tandis qu'elle-même, maîtresse de se répandre partout, de s'y multiplier sans obstacle de la part des autres, et d'y vivre par troupes nombreuses, se sera successivement créé des besoins nouveaux qui auront excité son industrie et perfectionné graduellement ses moyens et ses facultés ;
- 4) qu'enfin, cette race prééminente ayant acquis une suprématie absolue sur toutes les autres, elle sera parvenue à mettre entre elle et les animaux les plus perfectionnés, une différence, et, en quelque sorte, une distance considérable. Ainsi, la race de quadrumanes la plus perfectionnée aura pu devenir dominante ; changer ses habitudes par suite de l'empire absolu qu'elle aura pris sur les autres et de ses nouveaux besoins ; en acquérir progressivement des modifications dans son organisation et des facultés nouvelles et nombreuses ; borner les plus perfectionnées des autres races à l'état où elles sont parvenues ; et amener entre elle et ces dernières des distinctions très-remarquables.

L'Orang d'Angola¹¹ est le plus perfectionné des animaux : il l'est beaucoup plus que l'orang des Indes, que l'on a nommé orang-outang¹² ; et, néanmoins, sous le rapport de l'organisation, ils sont, l'un et l'autre, fort inférieurs à l'humain en facultés corporelles et d'intelligence. Ces animaux se tiennent debout dans bien des occasions ; mais comme ils n'ont point de cette attitude une habitude soutenue, leur organisation n'en a pas été suffisamment modifiée ; en sorte que la station pour eux est un état de gêne fort incomode.

On sait, par les relations des voyageurs, surtout à l'égard de l'orang des Indes, que lorsqu'un danger pressant l'oblige à fuir, il retombe aussitôt sur ses quatre pattes. Cela décèle, nous dit-on, la véritable origine de cet animal, puisqu'il est forcé de quitter cette contenance étrangère qui en imposoit.

Sans doute cette contenance lui est étrangère, puisque, dans ses déplacemens, il en fait moins d'usage, ce qui fait que son organisation y est moins appropriée ; mais pour être devenue plus facile à l'humain, la station lui est-elle donc tout-à-fait naturelle ?

Pour l'humain qui, par ses habitudes maintenues dans les individus de son espèce depuis une grande suite de générations, ne peut que se tenir debout dans ses déplacemens, cette attitude n'en est pas moins pour lui un état fatigant, dans lequel il ne sauroit se maintenir que pendant un temps borné et à l'aide de la contraction de plusieurs de ses muscles. [...]

Maintenant pour suivre, dans tous ses points, la supposition présentée dès le commencement de ces observations, il convient d'y ajouter les considérations suivantes.

¹¹ Sans doute « notre » chimpanzé.

¹² Lamarck reprend dans un texte écrit en 1801 la légende malaise colportée par les voyageurs et qui prétend que l'orang-outan refusait de parler de peur d'être placé en esclavage et contraint de travailler.

Les individus de la race dominante dont il a été question, s'étant emparés de tous les lieux d'habitation qui leur furent commodes, et ayant considérablement multiplié leurs besoins à mesure que les sociétés qu'ils y formoient devenaient plus nombreuses, ont dû pareillement multiplier leurs idées, et par suite ressentir le besoin de les communiquer à leurs semblables. On conçoit qu'il en sera résulté pour eux la nécessité d'augmenter et de varier en même proportion les signes propres à la communication de ces idées. Il est donc évident que les individus de cette race auront dû faire des efforts continuels, et employer tous leurs moyens dans ces efforts, pour créer, multiplier et varier suffisamment les signes que leurs idées et leurs besoins nombreux rendoient nécessaires.

Il n'en est pas ainsi des autres animaux ; car, quoique les plus parfaits d'entre eux, tels que les quadrumanes, vivent, la plupart, par troupes ; depuis l'éminente suprématie de la race citée, ils sont restés sans progrès dans le perfectionnement de leurs facultés, étant pourchassés de toutes parts et relégués dans des lieux sauvages, dés déserts, rarement spacieux, et où, misérables et inquiets, ils sont sans cesse contraints de fuir et de se cacher. Dans cette situation, ces animaux ne se forment plus de nouveaux besoins ; n'acquièrent plus d'idées nouvelles ; n'en ont qu'un petit nombre, et toujours les mêmes qui les occupent ; et parmi ces idées, il y en a très-peu qu'ils aient besoin de communiquer aux autres individus de leur espèce. Il ne leur faut donc que très-peu de signes différens pour se faire entendre de leurs semblables ; aussi quelques mouvements du corps ou de certaines de ses parties, quelques sifflements et quelques cris variés par de simples inflexions de voix leur suffisent. Au contraire, les individus de la race dominante, déjà mentionnée, ayant eu besoin de multiplier les signes pour communiquer rapidement leurs idées devenues de plus en plus nombreuses, et ne pouvant plus se contenter, ni des signes pantomimiques, ni des inflexions possibles de leur voix, pour représenter cette multitude de signes devenus nécessaires, seront parvenus, par différens efforts, à former des sons articulés : d'abord ils n'en auront employé qu'un petit nombre, conjointement avec des inflexions de leur voix ; par la suite, ils les auront multipliés, variés et perfectionnés, selon l'accroissement de leurs besoins, et selon qu'ils se seront plus exercés à les produire. En effet, l'exercice habituel de leur gosier, de leur langue et de leurs lèvres pour articuler des sons, aura éminemment développé en eux cette faculté.

De là, pour cette race particulière, l'origine de l'admirable faculté de parler ; et comme l'éloignement des lieux où les individus qui la composent se seront répandus favorise la corruption des signes convenus pour rendre chaque idée, de là l'origine des langues, qui se seront diversifiées partout.

Ainsi, à cet égard, les besoins seuls auront tout fait : ils auront fait naître les efforts ; et les organes propres aux articulations des sons se seront développés par leur emploi habituel. Telles seroient les réflexions que l'on pourroit faire si l'humain, considéré ici comme la race prééminente en question, n'étoit distingué des animaux que par les caractères de son organisation et si son origine n'étoit pas différente de la leur.

Texte D : Charles Darwin (1809-1892), *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, 1871.

Celui qui ne se contente pas d'observer, tel un sauvage, les phénomènes de la nature comme s'ils ne présentaient pas des liens de cohérence ne peut plus croire que l'homme soit l'œuvre d'une création spéciale. Il sera forcé de reconnaître que la grande ressemblance de l'embryon de l'homme avec celui, par exemple, d'un chien - la construction de son crâne, de ses membres et de son ossature suivant le même plan que celui des autres mammifères, indépendamment des usages auxquels les parties peuvent être affectées -, la réapparition fortuite de structures diverses, par exemple de muscles que l'homme ne possède pas normalement, mais qui sont communs aux quadrumanes - et une foule de faits analogues - tout cela conduit évidemment à la conclusion que l'homme est, avec d'autres mammifères, le co-descendant d'un ancêtre commun.

Nous avons montré que l'homme ne cesse de montrer des différences individuelles dans chacune des parties de son corps mais aussi dans ses facultés intellectuelles. Ces différences ou variations semblent être induites par les mêmes causes générales et obéir aux mêmes lois que chez les animaux inférieurs. Dans les deux cas prédominent des lois d'hérédité semblables. L'homme tend à s'accroître à une vitesse plus grande que ses moyens de subsistance ; en conséquence, il est soumis à une sévère lutte pour l'existence, et la sélection naturelle a dû exercer ses effets sur tout ce qui se trouve tôt ou tard dans son champ d'action. [...].

On peut attribuer quelque chose à l'action directe et définie des conditions de vie environnantes, telles qu'une nourriture abondante, la chaleur ou l'humidité ; et, en dernier lieu, de nombreux caractères de peu d'importance physiologique, et certains qui en ont une considérable, ont été acquis par sélection sexuelle. [...]

Grâce à ces divers moyens que nous venons de citer, aidés peut-être par d'autres qui n'ont pas encore été découverts, l'homme s'est élevé jusqu'à son état actuel. Mais depuis qu'il a atteint la qualité d'homme, il s'est diversifié en races distinctes ou, comme on pourrait les appeler d'une façon plus appropriée, en sous-espèces. [...] Toutes les races concordent sur tant de détails structurels sans importance et sur tant de particularités mentales, qu'on ne peut les expliquer que par l'héritage d'un ancêtre commun ; et un ancêtre ainsi caractérisé mériterait bien d'être rangé parmi les hommes à nos côtés. Il ne faut pas supposer que la divergence de chaque race par rapport aux autres races, et de toutes par rapport à un tronc commun puisse être retracée en remontant à un seul couple d'ancêtres. Au contraire, à chaque étape du processus de modification, tous les individus qui étaient d'une manière ou d'une autre mieux adaptés à leurs conditions de vie, quoique à différents degrés, ont dû survivre en plus grand nombre que les moins bien adaptés. [...]

Si l'on considère la structure embryologique de l'homme - les homologies qu'il présente avec les animaux inférieurs -, les traits rudimentaires qu'il conserve et les retours auxquels il est sujet, nous pouvons imaginer en partie l'ancienne condition de nos premiers ancêtres ; et nous pouvons approximativement leur trouver une place dans la série zoologique. Nous apprenons ainsi que l'homme descend d'un quadrupède velu et pourvu d'une queue, probablement arboricole dans ses habitudes, et habitant de l'Ancien Monde. Cette créature, si un naturaliste avait examiné toute sa structure, eût été classée parmi les quadrumanes aussi sûrement que l'ancêtre encore plus ancien des singes de l'Ancien Monde et du Nouveau. Les quadrumanes et tous les mammifères supérieurs dérivent probablement d'un marsupial archaïque, et celui-ci, à travers une longue série de formes diversifiées, dérive d'une créature de type amphibien, et celle-ci à son tour d'un animal ressemblant à un poisson. Dans la brume obscure du passé, nous pouvons voir que le premier ancêtre de tous les vertébrés a dû être un animal aquatique, muni de branchies, aux deux sexes réunis sur le même individu, et ayant les plus importants organes du corps (comme le cerveau et le cœur) imparfaitement ou nullement développés. Cet animal semble avoir ressemblé aux larves des ascidiens marins actuels plus qu'à toute autre forme connue.

Le haut niveau de nos capacités intellectuelles et de nos dispositions morales est plus difficile à expliquer, quand nous sommes amenés à cette conclusion sur l'origine de l'homme. Mais tous ceux qui admettent le principe de l'évolution doivent comprendre que les capacités mentales des animaux supérieurs, qui sont de même nature que celles de l'homme, quoique si différentes en degré, sont capables de progrès. Ainsi, l'intervalle qui sépare les capacités mentales de l'un des singes supérieurs et celles d'un poisson, ou celles d'une fourmi et d'un insecte à écailles¹³¹, est immense. Cependant leur développement n'offre aucune différence spéciale ; car chez nos animaux domestiqués, les facultés mentales sont certainement variables, et les variations sont héréditaires. Personne ne doute de leur immense importance pour les animaux sauvages. Les conditions, par conséquent, sont favorables à leur développement par sélection naturelle. On peut étendre la même conclusion à l'homme ; l'intelligence a dû être dans son cas de la plus haute importance, même à une époque très reculée, en lui donnant la capacité d'inventer et d'employer le langage, de fabriquer des armes, des outils, des pièges, etc., grâce auxquels, avec l'aide de ses habitudes sociales, il est devenu il y a longtemps la créature vivante la plus dominatrice de toutes, [...]

La principale conclusion de mon ouvrage, à savoir que l'homme descend de quelque forme d'organisation inférieure, sera, je le regrette, hautement déplaisante pour beaucoup d'entre vous. Mais on peut guère croire que nous descendions de peuples barbares. L'étonnement que je ressentis en voyant pour la première fois un groupe de Fuégiens sur une côte sauvage si escarpée, je ne l'oublierai jamais, car aussitôt me vint brusquement à l'esprit cette réflexion : tels étaient nos ancêtres. [...]

Même si cette ascension n'est pas dû qu'à ses propres efforts, on peut excuser l'orgueil que ressent l'homme de s'être ainsi élevé jusqu'au sommet de l'échelle organique ; et, bien plus que d'avoir été dès le début placé à ce sommet, sa longue ascension peut lui donner l'espoir d'un destin encore plus élevé dans un avenir lointain. Cependant, nous ne nous préoccupons pas ici des espoirs ou des craintes de notre espèce, mais seulement de la vérité, à hauteur que notre raison nous permet de la découvrir ; et j'ai fait

¹³¹ Comme un papillon

mon possible pour en apporter des témoignages. Nous devons pourtant reconnaître, à mon avis, que l'homme, avec toutes ses nobles qualités, avec la sympathie qu'il éprouve à l'égard des plus faibles, avec la bienveillance qu'il étend non seulement aux autres hommes, mais à la plus humble des créatures vivantes, avec sa divine intelligence qui a pu comprendre les mouvements et la structure du système solaire - avec toutes ces capacités sublimes -, l'homme porte toujours dans sa construction corporelle l'empreinte indélébile de sa basse origine.

**Texte E : Charles Darwin, *La filiation de l'Homme*
(traduit d'après la troisième édition de *The descent of man*, 1874), Paris, Syllepse, 1999, chap. v, p. 222.**

« Chez les sauvages, la plupart des faibles de corps ou d'esprit sont bientôt éliminés ; et ceux qui survivent affichent généralement un vigoureux état de santé. Nous autres hommes civilisés, au contraire, faisons tout notre possible pour mettre un frein au processus de l'élimination; nous construisons des asiles pour les idiots, les estropiés et les malades ; nous instituons des lois sur les pauvres; et nos médecins déploient toute leur habileté pour conserver la vie de chacun jusqu'au dernier moment. Il y a tout lieu de croire que la vaccination a préservé des milliers d'individus qui, à cause d'une faible constitution, auraient autrefois succombé à la variole. Ainsi, les membres faibles des sociétés civilisées propagent leur nature. Il n'est personne qui, s'étant occupé de la reproduction des animaux domestiques, doutera que cela doive être hautement nuisible pour la race de l'homme. Il est surprenant de voir avec quelle rapidité un manque de soins, ou des soins mal adressés, conduisent à la dégénérescence d'une race domestique ; mais excepté dans le cas de l'homme lui-même, presque personne n'est si ignorant qu'il permette à ses pires animaux de se reproduire.

« L'aide que nous nous sentons poussés à apporter à ceux qui sont privés de secours est pour l'essentiel une conséquence inhérente de l'instinct de sympathie, qui fut acquis originellement comme une partie des instincts sociaux, mais a été ensuite, de la manière dont nous l'avons antérieurement indiqué, rendu plus délicat et étendu plus largement. Nous ne saurions réfréner notre sympathie, même sous la pression d'une raison implacable, sans porter une atteinte dégradante à la partie la plus noble de notre nature. Le chirurgien peut se durcir en pratiquant une opération, car il sait qu'il est en train d'agir pour le bien de son patient ; mais si nous devions intentionnellement négliger ceux qui sont faibles et sans secours, ce ne pourrait être qu'en vue d'un bénéfice imprévisible, lié à un mal présent qui nous submerge. Nous devons par conséquent supporter les effets indubitablement mauvais de la survie des faibles et de la propagation de leur nature. »

Une bibliographie pour approfondir ces thèmes :

- Stephen J. Gould, *La mal-mesure de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 1997
- *Les mondes darwiniens*, ouvrage dirigé par Marc Silberstein et al., Paris, Syllepse, 2009
- Guillaume Lecointre: *Guide critique de l'évolution*, Belin, 2009.